

C'est pas la fin du monde. Essai de pansémiotique INTER activée

Bruno DUVAL

— Ton papier sur BAUDRILLARD est paru à la page 67 du numéro 67, lâche enfin l'ami DREYFUS, cuisiné la veille sur ce point de détail au sortir d'un vernissage de BEN à la flambant neuve Maison européenne de la photo, rue de Fourcy, quelques mois après la parution du premier *Inter* de l'année 1997. L'affaire, pour lui, n'en est pas une : ça fait des années que, sous la houlette transatlantique de Richard MARTEL — qui l'accompagnait dans le Marais le 3 juin —, le grand Charles commande le réseau parisien de la revue, et si son papier à lui, sur *L'art et la vie confondus* de KAPROW, est paru, dans ce même numéro 67, il ne va pas en faire tout un plat, même si — à la faveur d'une seconde coïncidence — c'est à la page... 76...

Et qu'y a-t-il en page 79 ? Je vous le donne en mille : sous la rubrique de Jean-Claude GAGNON, l'Abominable Homme des Lettres, une « info » sur les implants nacrés (des perles aux dents et aux vertèbres) signée Jean-Pierre Le GEOFF. En traversant l'Atlantique, le patronyme breton de Le GOFF est devenu Le GEOFF, diminutif grand-breton de GEOFFREY, en français GEOFFROY ou JOUFFROY. Dans le dix-septième arrondissement de Paris, l'ami Jean-Pierre, adepte bretonnant du hasard objectif, habite précisément rue Jouffroy, numéro 97 (tél. 42 67 05 17). Au renversement du 6 en 9 près, 97, c'est encore... 67, comme le numéro d'*inter* reçu par la poste le 6/6 — anniversaire du Débarquement. Bien sûr, le numéro ne comporte en réalité que 86 pages, mais, sur le plan symbolique, la page 97 n'en existe pas moins, dans un hypothétique numéro Le GOFF de cent pages potentielles, en vente au prix de 90 FF, équivalent visuel de gOFF et anagramme visuel de 90 77, à l'oreille, quatre-vingt-dix (soixante-dix-) sept. En 1995, j'ai relevé cette nouvelle coïncidence à partir d'un écho paru sous la rubrique « Images de Libération » (calligraphiée par Willem) dans mon journal « intime », le 17 DU MOI, et, dans le numéro 67 d'*Inter*, « ma » page comporte le fac-similé photographiquement détourné du pamphlet de BAUDRILLARD qui, dans les colonnes de « Libé », mit le feu aux poudres au dernier rebondissement en date de la querelle dite « de l'art contemporain », sous l'œil indifférent du vétéran Alain JOUFFROY (*Une Révolution dans le regard, Les Pré-voyants*, etc.).

Au centre d'une réflexion sur l'art et la société, le recours à l'absurdité, à la dérision, peut alors prendre une dimension véritablement tragique.



Tel un chien son os — ou Le GOFF ses 32 implants nacrés identifiés aux 33 vertèbres — je feuillette donc avec émerveillement ce numéro 67, voyant peu à peu se constituer en réseau de correspondances signifiantes ou « signes », une série de coïncidences à première vue insignifiantes. Sans avoir recours à l'énergie hystérisée d'un KAPROW, qui le premier accrocha un chien à une toile pour voir ce qui allait « arriver » (what would be happening), l'« Art » et la « Vie » sont « confondus » par le seul jeu (je) du regard, à travers le prisme de la lecture : l'EGO est OFF.

— 67, c'est le numéro de notre bus, me souffle Béatrice DUNNER, à qui j'accorde la primeur amoureuse de mes investigations pansémiotiques (de pan : « tout » et sémiotique : « science des signes »).

À notre porte montmartroise, le 67 relie, par l'Hôtel de ville, le sexe de Paris (Pigalle) à son cœur (le Marais), à moins que ce ne soit l'inverse. La veille — 6/6 —, au lieu de m'y rendre à pieds, j'aurais pu le prendre pour aller à Beaubourg montrer à mon frère cadet Laurent, de passage à Paris, l'accrochage 47-97 *Made In France* : cinquante ans d'art contemporain, qui sont aussi mes propres cinquante ans... et ceux de Charles : comme lui, je serais plutôt, en l'occurrence, un adepte de la contre-performance.

Alain ou à l'autre

« Résonance voulue des chiffres... », conclut, à propos de la performeuse mexicaine Elvira SANTAMARIA, Mariette BOUILLET, après avoir évoqué ses « treize jours de travail consacré à des réflexions sur la mort et aux pensées de M. KURTYCZ et de A. GIBERTIE, qui se sont respectivement suicidés le 13 mars et le 13 juillet 1996. »

C'est à la page 26 — deux fois 13. Entre la page 26 et la page 76 — celle de DREYFUS —, il y en a cinquante, nombre actuel de nos communes années de mi-vie : par deux, ça fait cent, ou sang. En page 97, Mariette BOUILLET aurait pu prévoir la « mort accidentelle » de son quasi homonyme Tony BOUILHET, qui s'était naguère lui-même marqué au fer rouge, comme aurait pu le faire de son vivant GIBERTIE, adepte de la performance à haut risque. Devenu apprenti sculpteur de calvaires en Inde, Tony a atteint le bout du sien à l'âge de trente-trois ans — celui de ses vertèbres christiques — le 14 juillet 1997, un an et un jour après son modèle inconscient dans l'art de faire BOUILLIR le sang : si TON HIBOU Y EST, le BOUT Y EST.

Si je ne connais d'autre en M. KURTYCZ que le réalisateur de *Captain Blood*, j'ai rencontré GIBERTIE, chauffé à blanc, en mai 1996, dans le cadre de Art nouveau du Terminus-Nord, en face de la gare du même nom, après un précédent vernissage de BEN (Dieu ?) au Monde de l'art, rue de Paradis [sic]. D'autorité, je lui ai tendu mon 17 du moi, en m'attendant à ce qu'il me le rejette à la figure (ça aurait fait événement, donc happening). D'avoir rencontré plus infatué que lui, ça l'a plutôt calmé.

Si je le retrouve un jour au Paradis — ou plutôt en Enfer —, j'aimerais avoir avec lui une bonne tchatche :
LUI : La pensée... myotique ? Qu'est-ce que c'est que cette bête-là ?

MOI : Certains disent que c'est un lapin.

LUI : ???